

GETHSÉMANI

NEUF MÉDITATIONS POUR L'HEURE SAINTE SUR L'AGONIE DE JÉSUS

Par le P. Charles PARRA, S.J.

Préface

On peut dire en toute vérité que c'est Notre-Seigneur lui-même qui a institué l'Heure Sainte.

D'abord, il l'a faite le premier ; non pas pendant une heure, mais pendant trois heures d'agonie atroce.

Or, comme il entra à Gethsémani, il demande formellement à Pierre, Jacques et Jean de veiller et de prier avec lui. Mais les apôtres étaient lourds de sommeil et, pendant que Jésus agonisait en son âme, ils dormaient tranquillement. Le Cœur du Maître en fut meurtri et il s'en plaignit douloureusement : « Ainsi donc, vous n'avez pu veiller une heure avec moi ! »

C'était la première invitation à l'Heure Sainte : elle ne fut pas comprise.

Bien plus tard, en 1673, Jésus se tourne vers Marguerite-Marie. Lui-même prit soin de rappeler le mystère de Gethsémani et de marquer qu'il y a, entre la demande qu'il adresse à sa confidente et celle qu'il fit à ses apôtres préférés, continuité et même identité. Il souligne enfin l'affreuse déception que lui causa la défection des apôtres pour laquelle il sollicite une réparation. Écoutez :

« Toutes les nuits du jeudi au vendredi, je te ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai bien voulu sentir au Jardin des Olives. Pour m'accompagner dans cette humble prière, que je présenterai alors à mon Père, tu te lèveras entre onze heures et minuit ; tu te prosternerás pendant une heure avec moi, la face contre terre, tant pour apaiser la divine colère en demandant miséricorde pour les pécheurs, que pour adoucir en quelque façon l'amertume que je sentais de l'abandon de mes Apôtres, qui n'avaient pu veiller une heure avec moi ».

Allègrement, Marguerite-Marie répondit à l'appel du Cœur divin en détresse ; elle s'offrit généreusement à tous les tourments de l'agonie ; toutes les nuits, du jeudi au vendredi, prosternée, pendant une heure, la face contre terre, elle éprouvait en son cœur les appréhensions qui avaient fait éclater, vingt siècles plus tôt, le Cœur de Jésus. Aucune heure de sa vie ne lui paraissait plus douloureuse et plus précieuse ; aucune pour elle n'était plus sainte.

Après elle, par milliers, les âmes ont entendu la plainte divine, et, avidement, elles se sont appliquées à faire oublier à Jésus l'indigne lâcheté des Apôtres : c'est par millions qu'il faut compter les heures passées par ces âmes fidèles dans la contemplation de l'agonie divine et la participation aussi réelle que possible à ses amertumes.

Ce petit livre veut aider les amis du Cœur de Jésus qui, plus nombreux à mesure que la Passion du Christ se prolonge et en un sens très juste s'accroît de tous les péchés du monde, veulent, comme il le demandait, l'assister, le soutenir, veiller, prier avec lui et avec lui pâtir en leur cœur de ses propres douleurs.

Puissent-ils y découvrir un peu plus profondément le Cœur agonisant de Jésus et surtout y puiser la volonté de veiller avec lui non pas une heure mais aussi longtemps qu'il agonisera.

Toulouse, en la fête du Précieux Sang.
Juillet 1931.

Première méditation : Entrant en agonie...

Factus in Agonia

Avec un instinct très sûr, la piété chrétienne a résumé tout le mystère de Gethsémani en un seul mot terrible : l'agonie. Avant celle qui, au Golgotha, durera trois interminables heures, pendant trois heures sans fin, au Jardin des Oliviers, Jésus connut une autre agonie, celle du cœur. Essayons de la comprendre. Ce n'est pas assez : tâchons de la sentir.

Sancta Mater, istud agas

Crucifixi fige plagas

Cordi meo valide !

I – L'agonie d'un jour

Pour comprendre l'agonie du Cœur de Jésus, je me représenterai d'abord l'agonie d'un mourant. J'ai vu mourir des êtres aimés, mon père peut-être, ou ma mère. Je revois tous les détails qui ont précédé la fin ; si horribles, que la mort même sembla tout d'un coup, par la paix qu'elle apporta, une véritable délivrance. Râles, sueurs, effroi du regard, surtout ce mouvement perpétuel des bras qui rabattent les couvertures et les draps pour chasser une oppression qu'on ne peut vaincre. C'est la bataille suprême du corps contre l'âme qui veut se détacher et que, par toujours ses fibres, il essaie de retenir. Et cela peut durer, dans la claire conscience de l'esprit, des heures et des jours : étouffement, angoisse, cauchemar ; c'est cela agoniser ; c'est cela une agonie physique.

Car il y a aussi les agonies du cœur, affreuses parce qu'elles ne font pas mourir, mais au contraire exaltent à l'extrême nos puissance de souffrir et qu'elles peuvent durer des années, presque des vies entières. Cœurs de mères que leurs fils broient par leur ingratitude ou leurs désordres. L'image douloureuse n'abandonne jamais leur pensée : tous les voyages, tous les travaux, toutes les conversations ne peuvent les en distraire : elles assistent à tout passives, comme en rêve : l'étau qui leur sert le cœur ne se détend jamais : c'est l'agonie. Elles souffrent de ne plus entendre ni voir leur fils qui sont loin ; s'ils reviennent, c'est pire encore, tellement leur présence, leur rire ou leur colère les martyrise ; elles craignent tout ; elles s'imaginent toujours le plus affreux ; elles pleurent, elles s'irritent, elles appellent, elles maudissent et elles aiment ; ce n'est pas une vie, c'est l'agonie ; et ce n'est pas la mort qui vient, mais l'agonie qui dure et qui s'aggrave avec ses affres.

C'est cela l'agonie de Jésus au Jardin ? Un peu. Essayons de pénétrer dans son Cœur.

Toutes les peurs l'envahissent. Les peurs physiques qui affolent l'imagination, qui crispent les nerfs et les membres. Voici les soldats du Sanhédrin qui l'entourent et le bousculent sur le chemin ; ils le frappent au visage. Voici les hommes de Pilate qui l'attachent à la colonne, lui mettent le torse à nu, et riant, se provoquent les uns les autres, jouent à qui lui assénera le meilleur coup, celui qui laissera un sillon plus profond et plus rouge. Voici, voici... Tous les tourments physiques de la Passion y arrivent, grossis par l'imagination déchaînée, peintes par elle avec des couleurs si vives qu'en vérité c'est comme si, déjà, le Christ les éprouvait dans sa chair.

Voici maintenant la troupe des terreurs de l'âme. Peur de Dieu qui décharge sur lui sa colère : il est devenu le pécheur universel, il s'est fait péché. Peur des trahisons et des abandons qui l'attendent, et

dont il souffre à l'avance, parce qu'il en connaît tous les détails : Judas, Pierre, les autres apôtres, les disciples lâches et fuyards. Dans son corps, dans son âme, l'épouvante a pénétré le secouant comme un roseau qui tremble dans la tempête, finalement, elle le couche sans force, sans forme, sur la pierre nue où il s'abat, incapable de parler, balbutiant indéfiniment la même phrase, qui est une prière désolée. Agonie de la peur.

Agonie de la honte aussi. Un dégoût effroyable l'envahit. Et ce dégoût est parfaitement justifié. Il est soulevé d'horreur à sa propre vue : il a raison pleinement, car il y a de quoi : à cette minute, il est devenu le cloaque où, de tous les points de l'horizon et de l'histoire d'hier et de demain, se sont engloutis tous les péchés du monde : il est noyé, submergé, suffoqué. Et lui, Dieu, plongé dans cette infamie, la sienne, puisqu'il accepte d'en porter la responsabilité, lui, Dieu devenu l'extrême corruption humaine, il sent son cœur défaillir ; il n'en peut plus de honte ; il agonise.

Il agonise de douleur et de tristesse. Certes, il est aisé de le comprendre par tout ce qui précède ; mais il y a une angoisse plus lancinante que toutes les autres et qui, à cette heure, broie le Cœur de Jésus : c'est la prévision précise et certaine de la stérilité de son sang. Malgré sa Passion et sa mort, des âmes se perdront : c'est l'agonie essentielle du cœur. Il aurait eu la certitude que tous ceux pour lesquels, sans exception, il offrait sa vie, seraient sauvés, sa douleur lui eût paru tolérable. Mais souffrir tout cela et savoir qu'un jour il devra se retourner contre ceux pour qui très volontiers il meurt, et, de tout son amour méprisé, de tout son sang profané, les accabler et les rejeter en enfer, ce fut le coup suprême qui fit éclater son Cœur et couler une sueur de sang.

Longuement, passionnément, je veux contempler cette buée rouge qui soudain paraît sur les traits du visage divin, assez abondante pour couler en gouttes lourdes qui mouillent la robe elle-même, moite de sang, et j'entends l'agonisant sublime me répéter ce qu'il disait inutilement aux trois apôtres endormis : « Mon âme est triste à mourir, veillez avec moi. » Est-ce que je vais dormir comme eux ?

II – Agonie de toujours.

Le Christ ressuscité ne meurt plus. Il ne souffre plus depuis qu'il est sorti du tombeau. Son agonie est achevée puisqu'il est éternellement vainqueur de la mort. Oui et non.

Oui, l'agonie de Gethsémani s'est vérifiée une seule fois dans le temps et n'a duré que trois heures ; oui, la Passion de Jésus close par sa mort, a été vengée par sa résurrection qui a établi dans la béatitude pour l'éternité son corps et son âme comblés de bonheur et de gloire par le Verbe qui les possède. Rien n'est plus vrai.

Mais il demeure vrai aussi que l'agonie du Christ ne s'achèvera qu'avec le temps. Comment ? Pourquoi ?

Aussi longtemps que durera ce qui fut la cause de l'agonie de Jésus au Jardin, il sera vrai de dire que Jésus agonise. Or c'est le péché, lui seul, qui le mit en agonie à Gethsémani. Aussi longtemps qu'il y aura des hommes, il y aura des pécheurs, et par suite, des péchés commis : l'agonie de Jésus ne prendra donc fin dans sa cause qu'avec le dernier pécheur, à l'heure où le péché ne sera plus possible. L'agonie d'un jour est donc l'agonie de toujours. Je n'étais pas au Jardin pour soutenir le maître agonisant : dans son angoisse d'aujourd'hui, je veux être là.

Il agonise aujourd'hui pour moi par mes péchés d'aujourd'hui, qu'il a connus, dans leur dernier détail, avec leur nombre et leur gravité au Jardin de Gethsémani. Mes grands péchés et les autres. Non seulement mes péchés, mais tout le désordre de ma vie tiède, sans générosité, sans flamme, égoïste, paresseuse, mondaine vide. Jésus ne se plaignait-il pas à Marguerite-Marie surtout des fautes commises par les âmes qui lui étaient consacrées ? Tous les péchés blessent son Cœur ; mais autant

que la douleur de l'offense, la personne de l'offenseur l'atteint profondément. Je l'entends me dire : « D'un autre, moins comblé que toi et qui me connaît mal, j'aurais tout supporté sans me plaindre ; mais de toi ? De toi, qui te dis mon ami ? De toi qui t'es voué à moi ? De toi qui communies ou dis la messe tous les jours ? »

Tristesse, peur, dégoût, agonie à cause des péchés des hommes d'aujourd'hui. Je n'essaierai pas de les compter, moins encore de les peser. A quoi bon ? C'est impossible. Il n'est pas une seconde qui n'en apporte un flot. Le temps continue à couler, versant, à chaque battement d'horloge, comme ces lourdes voitures qui déchargent les sanies ramassées au long des voies et sur les portes, les blasphèmes, les vols, les jalousies, les haines, les crimes, toutes les infamies de la luxure. Et parce que le torrent ne s'arrête ni jour ni nuit, jour et nuit, le Christ est en agonie perpétuellement jusqu'à la fin des temps.

Après les péchés privés, les péchés sociaux et publics. Ceux-là aussi il faut les voir se ruer comme des bêtes sur le Christ et l'accabler de tristesse, de peur et de dégoût. Il y a surtout l'horrible péché de haine qui partage l'humanité en deux camps ennemis : ceux qui ont et qui, ne comprenant pas leur devoir, ne pensent qu'à avoir toujours plus et, par tous les moyens, exploitent les petits ou les provoquent par leur luxe. Ceux qui n'ont pas et qui, soulevés par l'envie, qu'attisent de mauvais bergers, sont ivres de destruction et de sang, dans l'espoir que leur tour viendra de participer à la fête. Pauvres égarés qui confondent dans une haine commune, Dieu et les riches. Or, Jésus n'avait qu'un commandement : « Aimez-vous ! »

Péchés publics enfin des apostasies officielles. Aujourd'hui, c'est la commune conception des États : Dieu hors de la vie publique, proscrit des lois, des institutions, des monuments, des discours ; consigné dans les églises et les consciences, d'où l'on voudrait bien qu'enfin il disparût. Tristesse, dégoût, peur des justices divines que provoque ce péché des peuples. Jamais comme aujourd'hui il ne fut insolent et universel et il y faut l'inexpugnable béatitude dont il jouit au ciel pour ne recommence pas l'agonie du Jardin où ces crimes d'aujourd'hui furent alors par Jésus connus et expiés.

Puisque les péchés d'aujourd'hui vous mirent alors en agonie, je veux, ô Agonisant divin, y entre aujourd'hui : moi qui alors n'existais que dans votre pensée et dans votre cœur, je veux aujourd'hui participer à votre agonie d'aujourd'hui et d'alors.

Faites-moi goûter cette tristesse mortelle causée par mes péchés et tous les péchés d'aujourd'hui. Je vous le demande sincèrement, même si cette tristesse, pareille à la vôtre, devrait être pour moi la désolation la plus affreuse. Moi, qui pleure pour des causes si égoïstes et si futiles, faites-moi comprendre que le péché est le seul mal.

Donnez-moi pour le péché ce dégoût libérateur qui non seulement soulève le cœur de honte mais qui le détache du mal, seul répugnant et haïssable, le péché.

Surtout, donnez-moi pour connaître le péché cette lumière suraiguë qui n'est pas autre que la lumière même de Dieu, et alors je tremblerai d'effroi me sentant, comme pécheur, enveloppé dans la justice divine ; surtout la peur de Dieu me gardera de la tentation.

Prenez, ô Agonisant divin, ô éternel agonisant, prenez mon cœur et rendez-le semblable au vôtre !

Deuxième méditation : Il fut pris de dégoût

Caepit taedere.

Dans le mystère de Gethsémani je veux m'attacher, aujourd'hui, à comprendre à fond le sentiment que les évangélistes ont ainsi exprimé : « Jésus fut pris de dégoût. » Dégoût du péché dont il est revêtu, dégoût de sa tâche et de sa mission de Sauveur, dégoût de lui-même. C'est tout cela qu'avec des douleurs d'âme infinies il a voulu ressentir. Daignez, ô Ami magnifique et lamentable, daignez ainsi que vous l'avez promis à sainte Marguerite-Marie, me faire ressentir quelque chose de cette amertume qui vous monta au cœur à Gethsémani, si violente, si profonde qu'elle vous mit en agonie.

I – Le dégoût

N'ayons pas peur, par un respect très mal placé pour la divinité, qui, même au Jardin et au Calvaire, habite le Christ, n'ayons pas peur de voir les choses comme elles sont : il a tenu ici à descendre jusqu'au fond de nos misères et de nos faiblesses ; seule demeure infranchissable la barrière du mal, le péché.

Le dégoût de Jésus, dans son essence et dans ses manifestations, ressemble à nos dégoûts. Le dégoût physique d'abord. Nous l'avons éprouvé devant une vision qui nous soulevait d'horreur : ceux qui ont fait la guerre et qui, marchant la nuit sur le terrain qu'on n'a pas encore débarrassé de ses morts, heurtent un cadavre décomposé ou buttent du pied contre les chairs pourries où ils enfoncent..., horreur, dégoût. Et, sans aller jusque-là, dans les salles d'hôpital ou d'infirmerie, les plaies, avec leur infection et leurs odeurs et leurs vers..., horreur, dégoût. Ou, simplement, dans la vie quotidienne, des hauts de cœur devant un mets qui nous révolte, une odeur qui nous soulève, un spectacle qui nous bouleverse. Dégoût physique.

Quelque chose de pareil se passe dans l'âme qui se replie sur elle-même et découvre son ignominie ; ou bien qui est écœurée du spectacle du monde : c'est le dégoût moral, autrement profond et durable que l'autre et qui a pour effet non pas de soulever les nerfs, mais de délier les forces morales et de briser le ressort de l'action.

On a reçu de Dieu de longues années durant, des grâces de choix sans nombre et on se voit encore hésitant devant les sacrifices les plus légers, orgueilleux, cupide, susceptible ; un jour, au cours d'une retraite, ou bien à l'occasion d'une lâcheté plus humiliante, notre misère nous saute aux yeux ; on se sent pris envers soi-même d'une confusion qui monte au front et qui humilie l'âme jusqu'à briser toute son énergie ; on se rejette soi-même ; dirai-je qu'on se vomit ? Dégoût moral affreux à ressentir, qui pèse sur la vie et l'assombrit à jamais si, par un sursaut, tel le malade surmontant enfin le mal qui le tuerait, on ne se délivre de ce qui faisait notre honte.

Ou bien, si habitué que l'on soit à trouver sur le chemin des âmes viles, tout d'un coup, devant une preuve nouvelle de la corruption ou de la bassesse humaines, on se sent faiblir ; alors les pensées les plus folles, les suggestions les plus lâches nous envahissent : pourquoi s'user à faire du bien quand des années d'abnégation et de dévouement aboutissent à faire ricaner de notre candeur ceux que nous avons pensé gagner et dont la vie est au rebours de ce que nous avons voulu ; pourquoi le zèle et l'apostolat quand ils donnent si peu de fruit : pourquoi la lutte pour Dieu, quand Dieu, maître des événements et des hommes, semble se mettre contre nous en laissant la fortune et le succès à nos ennemis ? Pourquoi, pourquoi ? Les hommes, la vie, tout nous devient dégoût et, si nous ne réagissons, ce serait la fin de tout travail et de toute vertu.

Les plus braves ont connu de ces minutes noires d'entier abattement des forces. Le rude lutteur du Christ qu'était saint Paul sentit ce qu'il appelle lui-même le dégoût de vivre (*II Cor., ch. I, v. 8*). Il voyait des convertis récents poursuivis par la haine des juifs et des païens ; des scandales éclataient parmi eux ; des semeurs de discorde les divisaient ; il souffrait dans son corps exténué de lassitude au milieu de ses courses ; ses yeux malades étaient cuits par les larmes que la veulerie de certains de ses fils lui arrachait de jour et de nuit. C'était, du dehors et du dedans, l'assaut et l'investissement : l'athlète terrassé se vit prisonnier de tant d'ennemis qu'il fut tenté de se coucher pour attendre la mort qui l'aurait délivré d'une vie qui ne lui inspirait plus qu'un insurmontable dégoût !

II – Le dégoût du Christ

Or, nous dit l'Évangile, le Christ fut pris de dégoût ! Qu'est-ce à dire et quelles en étaient les causes ?

Toute l'œuvre de notre rédemption repose sur une substitution divine. C'est l'homme qui est coupable, et c'est l'Homme-Dieu qui paiera sa rançon. Certes, lorsqu'il s'offrit pour l'humanité, le Verbe savait bien à quoi d'avance il s'engageait. Toute sa vie terrestre serait et fut une croix et un martyre. Mais il y eut, dans son histoire, une minute précise où il entra dans sa fonction de pécheur et dans son rôle de rédempteur et de victime. Nous y sommes et c'est cela qui nous aidera à comprendre l'infini dégoût qu'il ressentit à Gethsémani.

Il doit expier à notre place nos péchés ; il faut donc qu'il les prenne sur lui comme un vêtement infect et traîné dans la vase ; il faut qu'il les endosse et que, devant son Père, il en porte, comme s'il les avait commis, l'entière responsabilité. C'est l'heure des puissances de ténèbres. Jésus est à genoux sur le sol caillouteux du jardin d'agonie ; tout d'un coup, des lointains du passé et de l'avenir, comme l'horizon s'obscurcit soudain quand la tempête éclate, il voit accourir tous les péchés passés et futurs : ils l'enlacent, ils l'éclaboussent, ils le submergent, flots hideux, boueux, contre lesquels il n'essaie même pas de se débattre ; il se contente de courber le front et de rougir ; il est le pécheur, il est le péché.

De se sentir cela, très réellement bien que par pure et volontaire acceptation, il en est comme écartelé. Quelle contradiction ! Par son fond que la divinité habite, il est le pur, il est l'essentielle pureté, il est la haine du péché ; et, cependant, il est, aux yeux de Dieu, le péché. Nul mieux que lui n'en connaît l'horreur, la hideur. Alors, comme une enfant candide et vierge qui serait tout à coup jetée au milieu d'êtres vautrés dans les pires débauches et, malgré elle, entraînée dans leur sarabande, il halète, il a honte et finalement il tombe dans un hoquet de dégoût : il ne peut plus se voir, il ne peut se supporter lui-même. *Caepit taedere* ; dirons-nous qu'il se dégoûte lui-même ?

Dégoûté de lui-même, il sent aussi le dégoût lui venir de sa mission et de la tâche de rédempteur pour laquelle il s'est offert. La répulsion qu'il éprouve envers lui-même et sa personne toute défigurée lui ôte son courage. Alors, du fond de son corps meurtri et las, du fond de son âme abreuvée de honte, montent les lâches conseils de la tentation. Pourquoi souffrir pour effacer les péchés que tu n'as pas commis ? Pourquoi essayer de guérir l'âme humaine si vicieuse qu'elle reviendra au mal malgré toutes les douleurs du Calvaire ? Et le Christ voit très nettement la parfaite stérilité de ses douleurs pour des êtres sans nombre ! Pourquoi aimer si follement des hommes qui l'ignorent et le blasphèment ? Pourquoi ? Pourquoi ? Toutes les suggestions de la peur et de la faiblesse, tous les abandons que soufflent au cœur de l'homme la lassitude et le dégoût, tout cela il le connaît, il l'éprouve avec une acuité effroyable, de toute la puissance divine de son dégoût.

Mais il a donné sa parole au Père ; il est engagé ; il ne peut plus reculer ? Pourquoi pas ? Le Père qui a accepté sa parole, peut bien la lui rendre. Il connaît son Père comme nul ne le connaît ; il sait qu'il est bon. Alors, rampant dans la nuit, il exhale vers lui le cri de son pauvre cœur désespéré : « Père, si c'est

possible, éloignez de moi ce calice ! C'est vrai, je me suis offert à le boire, mais je ne savais pas que sa lie était si révoltante ; rien que de sentir ses bords approcher de mes lèvres, j'en suis soulevé et dégoûté. Père, Père, pitié, ôtez de devant moi ce calice que je ne peux plus voir ! »

C'est jusque-là que va le dégoût auquel Jésus s'abandonne. Mais c'est là aussi qu'il s'arrête car, sentant la volonté du Père inflexible, il ajoute aussitôt : « Que votre volonté se fasse et non la mienne ! »

III – Nos dégoûts

Et moi ? Devant mes péchés bien à moi, bien personnels, devant ma vie de continuelle médiocrité et lâcheté, quelle est la réaction de ma volonté ?

Par milliers, des êtres que Jésus a voulu sauver par sa mort, vivent dans le péché qu'ils aiment et auquel ils demandent ce qu'ils regardent comme leurs meilleures joies ; de se sentir cupides, voluptueux, haineux, méchants, impies, ils ne rougissent pas ; peut-être qu'ils s'en vantent ; en tout cas, ils n'en sentent pas le dégoût ; ils suivent aveuglément ce goût du mal et du vice que porte en son fond notre pauvre nature ; ils ont le goût du péché au lieu d'en avoir le dégoût.

Est-ce que je suis de ceux-là ? Et si je sens la honte du péché quand je l'ai commis, si je suis confus de me voir si lâche à la suite du Maître, est-ce que cette honte et ce dégoût me soulèvent et m'arrachent aux occasions du péché et fouettent ma volonté pour la rendre plus généreuse ? Ou bien mon regret, ma honte et mon dégoût de moi-même ne me conduisent-ils pas à une abdication funeste qui me fait abandonner la lutte et me coucher, triste et sans idéal, sur le chemin ?

O sublime et divin dégoûté, donnez-moi quelque chose de l'horreur qui vous saisit en vous voyant couvert de l'horreur de nos péchés ! Faites-moi partager devant mes péchés et mes lâchetés de chaque jour, cette révolte intérieure qui me délivrera et qui tuera en moi, par un dégoût pareil au vôtre, le goût que je porte en moi – et que vous n'aviez pas, Seigneur, - du péché et du vice. Alors l'horreur de mon péché m'en détournera vraiment et le goût me viendra de vous et de tout ce que vous attendez de moi.

Mais il ne s'agit pas de moi seulement. De même que Jésus au Jardin agonise pour les âmes, il faut que, moi aussi, je pense aux autres et à leur salut. Qu'est-ce que je fais pour les aider ? Ici, mes dégoûts peuvent aussi m'arrêter et me paralyser. J'ai essayé de me dévouer à l'apostolat, je n'ai pas réussi. Partout je me suis heurté à des résistances qui me paraissent irréductibles. Le mal se fait tout seul : l'homme n'a qu'à se laisser aller : le moindre bien est un travail herculéen : il faut soulever des montagnes. Alors, peut-être, rebuté et dégoûté, je suis tenté de me retirer de tout et, dans une paix de paresse et de lâcheté, de me dire : il n'y a rien à faire !

Mieux que moi, Jésus a perçu tout le fond de l'humaine vilénie ; infiniment plus que moi, il en a souffert ; il a goûté même au découragement et à la révolte qui abdique et se retire de la lutte lâchement ; mais, au lieu de renoncer à sa mission, au lieu de rester couché sur le sol du Jardin, il a prié, il s'est redressé et, magnifique de courage, il s'est livré à ses bourreaux.

Ô Jésus, faites que le dégoût que je ressens pour les péchés hideux, pour les vices des hommes et toutes les forces du mal auxquelles ils sont en proie, au lieu de m'abattre, me relève ! Pas un instant, même quand vous souffriez à mourir de porter leurs péchés, vous n'avez cessé d'aimer les pécheurs. Faites, Seigneur, que l'horrible vue des âmes qui se perdent se tourne en moi, comme pour vous, en pitié, et que je dise comme vous : « Père, pardonnez-leur ! ils ne savent pas ce qu'ils font » ; faites surtout que, comme vous, je les aime assez pour me livrer pour elles !